

Peut-on questionner sérieusement à propos du pouvoir ? Un fragment de *Par-delà le bien et le mal* commence ainsi : « S'il est vrai que de tous les temps, depuis qu'il y a des hommes, il y a eu aussi des troupeaux humains (confréries sexuelles, communautés, tribus, nations, Eglises, Etats) et toujours un grand nombre d'hommes obéissant à un petit nombre de chefs ; si, par conséquent, l'obéissance est ce qui a été le mieux et le plus longtemps exercé et cultivé parmi les hommes, on est en droit de présumer que dans la règle chacun de nous possède en lui le besoin inné d'obéir, comme une sorte de conscience formelle qui ordonne : "Tu feras ceci, sans discuter ; tu t'abstiendras de cela, sans discuter" ; bref, c'est un "tu feras". » Peu soucieux, comme souvent, du vrai et du faux en ses sarcasmes, Nietzsche à sa manière isole néanmoins et circonscrit exactement un champ de réflexion qui, jadis confié à la seule pensée spéculative, se voit depuis deux décennies environ commis aux efforts d'une recherche à vocation proprement scientifique. Nous voulons dire l'espace du politique au centre duquel le pouvoir pose sa question : thèmes nouveaux, en anthropologie sociale, d'études de plus en plus nombreuses. Que l'ethnologie ne se soit intéressée que tardivement à la dimension politique des sociétés archaïques – son objet cependant préférentiel – voilà qui par ailleurs n'est pas étranger, on tentera de le montrer, à la problématique même du pouvoir : indice plutôt d'un mode spontané, immanent à notre culture et donc fort traditionnel, d'appréhender les relations politiques telles qu'elles se nouent en des cultures autres. Mais le retard se rattrape, les lacunes se comblent ; il y a désormais assez de textes et de descriptions pour que l'on puisse parler d'une anthropologie politique, mesurer ses résultats et réfléchir à la nature du pouvoir, à son origine, aux transformations enfin que l'histoire lui impose selon les types de société où il s'exerce. Projet ambitieux, mais tâche nécessaire qu'accomplit l'ouvrage considérable de J.W. Lapierre : *Essai sur le fondement du pouvoir politique*. (...)

Il est donc ici question du pouvoir politique et, très légitimement, J. W. Lapierre se demande tout d'abord si ce fait humain répond à une nécessité vitale, s'il se déploie à partir d'un enracinement biologique, si, en d'autres termes, le pouvoir trouve son lieu de naissance et sa raison d'être dans la nature et non dans la culture. Or, au terme d'une discussion patiente et savante des travaux les plus récents de biologie animale, (...) la réponse est nette : « L'examen critique des connaissances acquises sur les phénomènes sociaux chez les animaux et notamment sur leur processus d'autorégulation sociale

nous a montré l'absence de toute forme, même embryonnaire, de pouvoir politique... » (p. 222). Déblayé ce terrain et assurée la recherche de n'avoir point à s'épuiser de ce côté-là, l'auteur se tourne vers les sciences de la culture et de l'histoire, pour interroger (...) « les formes "archaïques" du pouvoir politique dans les sociétés humaines ». (...) Ce qu'il convient de relever d'abord, c'est le traditionalisme de cette conception qui exprime assez fidèlement l'esprit de la recherche ethnologique : à savoir la certitude jamais mise en doute que le pouvoir politique se donne seulement en une relation qui se résout, en définitive, en un rapport de coercition. De sorte que sur ce point, entre Nietzsche, Max Weber (le pouvoir d'Etat comme monopole de l'usage légitime de la violence) ou l'ethnologie contemporaine, la parenté est plus proche qu'il n'y paraît et les langages diffèrent peu de se dire à partir d'un même fond : la vérité et l'être du pouvoir consistent en la violence et l'on ne peut pas penser le pouvoir sans son prédicat, la violence. Peut-être en est-il effectivement ainsi, auquel cas l'ethnologie n'est point coupable d'accepter sans discussion ce que l'Occident pense depuis toujours. Mais il faut précisément s'en assurer et vérifier sur son propre terrain – celui des sociétés archaïques – si, lorsqu'il n'y a pas coercition ou violence, on ne peut pas parler de pouvoir.

Qu'en est-il des Indiens d'Amérique ? On sait qu'à l'exception des hautes cultures du Mexique, d'Amérique centrale et des Andes, toutes les sociétés indiennes sont archaïques : elles ignorent l'écriture et « subsistent », du point de vue économique. Toutes, d'autre part, ou presque, sont dirigées par des leaders, des chefs et, caractéristique décisive digne de retenir l'attention, aucun de ces caciques ne possède de « pouvoir ». On se trouve donc confronté à un énorme ensemble de sociétés où les détenteurs de ce qu'ailleurs on nommerait pouvoir sont en fait sans pouvoir, où le politique se détermine comme champ hors de toute coercition et de toute violence, hors de toute subordination hiérarchique, où, en un mot, ne se donne aucune relation de commandement-obéissance. C'est là la grande différence du monde indien et ce qui permet de parler des tribus américaines comme d'un univers homogène, malgré l'extrême variété des cultures qui s'y meuvent. Conformément donc au critère retenu par M. Lapierre, le Nouveau Monde tomberait en sa quasi-totalité dans le champ prépolitique, c'est-à-dire dans le dernier groupe de sa typologie, celui qui rassemble les sociétés où « le pouvoir politique tend vers zéro ». Il n'en est rien cependant, puisque des exemples américains ponctuent la classification

en question, que des sociétés indiennes sont incluses dans tous les types et que peu d'entre elles appartiennent justement au dernier type qui devrait normalement les regrouper toutes. Il y a là quelque malentendu, car de deux choses l'une : ou bien l'on trouve en certaines sociétés des chefferies non impuissantes, c'est-à-dire des chefs qui, donnant un ordre, le voient exécuter, ou bien cela n'existe pas. Or l'expérience directe du terrain, les monographies des chercheurs et les plus anciennes chroniques ne laissent là-dessus aucun doute : s'il est quelque chose de tout à fait étranger à un Indien, c'est l'idée de donner un ordre ou d'avoir à obéir, sauf en des circonstances très spéciales comme lors d'une expédition guerrière. Comment en ce cas les Iroquois figurent-ils dans le premier type, aux côtés des royautes africaines ? Peut-on assimiler le Grand Conseil de la Ligue des Iroquois avec « un Etat encore rudimentaire, mais déjà nettement constitué » ? Car si « le politique concerne le fonctionnement de la société globale » (p. 41) et si « exercer un pouvoir, c'est décider pour le groupement tout entier » (p. 44), alors on ne peut dire que les cinquante sachems qui composaient le Grand Conseil iroquois formaient un Etat : la Ligue n'était pas une société globale, mais une alliance politique de cinq sociétés globales qui étaient les cinq tribus iroquoises. La question du pouvoir chez les Iroquois doit donc se poser, non au niveau de la Ligue, mais à celui des tribus : et à ce niveau, n'en doutons pas, les sachems n'étaient assurément pas mieux pourvus que le reste des chefs indiens. Les typologies britanniques des sociétés africaines sont peut-être pertinentes pour le continent noir ; elles ne peuvent servir de modèle pour l'Amérique car, redisons-le, entre le sachem iroquois et le leader de la plus petite bande nomade, il n'y a pas de différence de nature. (...)

Les remarques qui précèdent voudraient problématiser la forme traditionnelle de la problématique du pouvoir : il ne nous est pas évident que coercition et subordination constituent l'essence du pouvoir politique partout et toujours. En sorte que s'ouvre une alternative : ou bien le concept classique du pouvoir est adéquat à la réalité qu'il pense, auquel cas il lui faut rendre compte du non-pouvoir là où on le repère ; ou bien il est inadéquat, et il faut alors l'abandonner ou le transformer.

(...) de tout temps, la rencontre entre l'Occident et les Sauvages fut l'occasion de répéter sur eux le même discours. En témoigne par exemple ce que disaient les premiers découvreurs européens du Brésil des Indiens Tupinamba : « Gens sans foi,

sans loi, sans roi. » Leurs *mburuwicha*, leurs chefs, ne jouissaient en effet d'aucun « pouvoir ». Quoi de plus étrange, pour des gens issus de sociétés où l'autorité culminait dans les monarchies absolues de France, de Portugal ou d'Espagne ? C'étaient là barbares qui ne vivaient pas en société policée. (...)

C'est de révolution copernicienne qu'il s'agit. En ce sens que, jusqu'à présent, et sous certains rapports, l'ethnologie a laissé les cultures primitives tourner autour de la civilisation occidentale, et d'un mouvement centripète, pourrait-on dire. Qu'un renversement complet des perspectives soit nécessaire (pour autant que l'on tienne réellement à énoncer sur les sociétés archaïques un discours adéquat à leur être et non à l'être de la nôtre), c'est ce que nous paraît démontrer d'abondance l'anthropologie politique. Elle se heurte à une limite, moins celles des sociétés primitives que celle qu'elle porte en elle-même, la limitation même de l'Occident dont elle montre le sceau encore gravé en soi. Pour échapper à l'attraction de sa terre natale et s'élever à la véritable liberté de pensée, pour s'arracher à l'évidence naturelle où elle continue à patauger, la réflexion sur le pouvoir doit opérer la conversion « héliocentrique » : elle y gagnera peut-être de mieux comprendre le monde des autres et, par contrecoup, le nôtre. Le chemin de sa conversion lui est d'ailleurs indiqué par une pensée de notre temps qui a su prendre au sérieux celle des Sauvages : l'œuvre de Claude Lévi-Strauss nous prouve la rectitude de la démarche par l'ampleur (peut-être encore insoupçonnée) de ses conquêtes, elle nous engage à aller plus loin. Il est temps de changer de soleil et de se mettre en mouvement.

Pierre CLASTRES, *La Société contre l'État*, 1974.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 541 mots en 100 mots \pm 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **dé-compte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.